

SIRI RANVA HJELM
JACOBSEN

île



GRASSET



SIRI RANVA HJELM JACOBSEN

ÎLE

roman

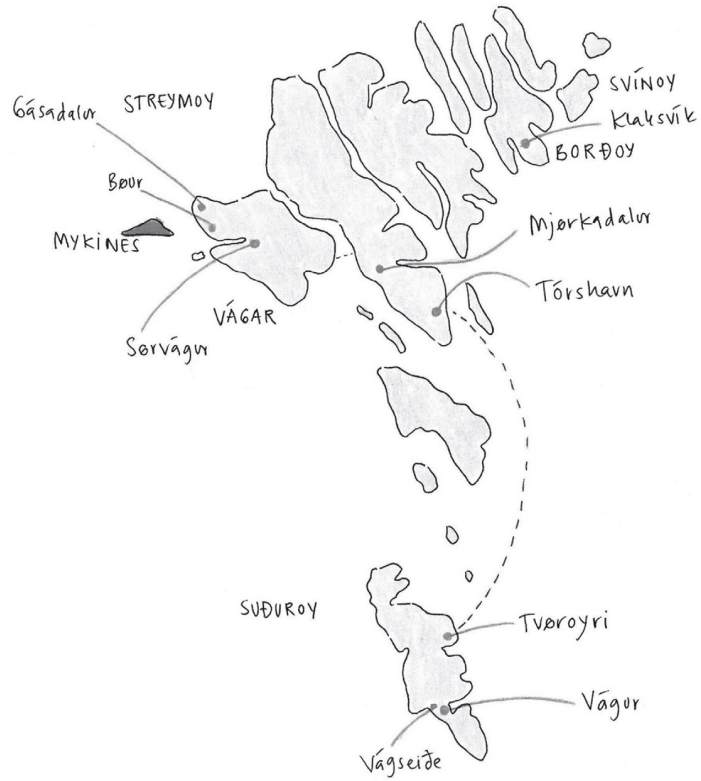
Traduit du danois
par ANDREAS SAINT BONNET

BERNARD GRASSET
PARIS

*Come on girl
let's sneak out of this party
it's getting boring*

BJÖRK

ÎLES FÉROÉ



Suðuroy

Elle se tient dos aux arbustes de la plantation, son regard longe le flanc de montagne jusqu'au village, bleu dans la nuit d'août, et les moutons semblables à des pierres dans les herbes galopantes. Plus loin, la mer dort. Le fjord de Vágs est calme, ses tons cobalt se confondent avec le ciel au-dessus de l'horizon tiré au cordeau, formant une ligne entre les terres sur laquelle seuls les fantômes et les légendes peuvent vagabonder.

Elle ferme les yeux. De toute sa jeune volonté, elle suit le chemin bleuté : par-delà les îles Shetland et les massifs montagneux de la Norvège, droit à travers le Cattégat et au-dessus du plat pays du beurre, des champs, des fermes – jusqu'à cette ville de province sjælandaise où Fritz dort sans doute profondément.

Marita, elle s'appelle. Bientôt, elle partira en voyage, et ceci est son point de départ : Suðuroy, l'île méridionale des Féroé. Ici, les fjords sont profonds et les montagnes acérées. Le paysage est plus bosselé et escarpé que celui de l'île où Marita est née, Vágar, mais c'est le premier que l'on rencontre lorsque l'on vient du monde extérieur.

Dans le pays vers lequel elle rêve, il y a une voie ferrée. Elle imagine les rails qui s'écoulent à travers les terres habitées. Des gens qui filent à toute vitesse. Prendre un train. On peut

descendre où on veut. Dans une ville peut-être. Une autre ville. Ou une forêt, encore.

La plantation est isolée en altitude.

Les pins sont jeunes et maltraités. Battus par le vent.

Elle tend l'oreille.

D'ici-haut, le village a l'air minuscule. Les maisons dorment tournées vers le fjord. Pâles comme les crânes de nouveau-nés, les toits se découpent à peine dans la lumière bleu sombre.

Le fjord de Vágs est étroit, oblong, une saucisse d'eau entre les falaises grignotées par les courants marins. *Au revoir*¹, fjord de poupées, pense Marita. *There is more to life than this.*

Elle veut remonter sa robe, prendre son élan, faire un bond dans le temps. Sauter les étapes intermédiaires : les adieux, le voyage. Elle est dès à présent dans le nouveau pays, elle descend dès à présent une rue pavée et entre dans une maison qui sent le bois, et là se tient son fiancé, là se trouve Fritz qui, comme si pas un instant ne s'était écoulé depuis la séparation, lui dit : « Ah, te voilà. » Aussi simple que ça.

Elle crache. Le goût de résine emplit la bouche, irrite les gencives. Elle a mordu dans une pomme de pin, un peu plus tôt. Ça a grincé dans toute sa mâchoire. Ses dents broyaient et écrasaient pendant que sa main et le fil de fer faisaient ce qu'il fallait.

Le vent agitait les branches des arbres. Les aiguilles couleur de rouille tombaient.

Là, sur le sol.

Maintenant, un moment a passé, elle s'est levée, elle se tient debout. Derrière l'horizon, la mer rompt avec le soleil. Des teintes rouges crépitent au loin. Les ruisseaux frémissent, la cascade bourdonne. Elle doit descendre. Elle bouge son bassin d'avant en arrière. Pendant un court et bête instant, elle craint qu'un bout du fil de fer ne soit resté accroché.

Marita porte déjà ses vêtements pour l'église. Si prévoyante a-t-elle été, et si froide, diraient certains, avant de monter dans l'obscurité. Sa robe est jolie et la coupe moderne, elle l'a dénichée dans un magazine danois. Marita coud. Elle copie les patrons, rêve des manches et ampleurs de jupes qu'elle mesure à l'œil. Elle s'est longtemps vêtue comme quelqu'un qui serait destiné à autre chose qu'à l'usine sur le port, qu'à un quotidien dans le poisson. L'odeur âcre des chaussettes en laine dans la salle des fêtes. Au village, certains disent qu'elle se croit meilleure que les autres. Les mêmes entendent par là qu'elle ne l'est pas, au contraire. Marita le sait. Elle tient pourtant à eux, à l'instant, comme on tient aux gens qu'on est sur le point de quitter.

Le vent vient caresser la peau de son visage, humide de sueur. Les premiers pas de la descente sont autant de décharges qui remontent le long de ses jambes, de la plante des pieds jusqu'au bassin. Ses muscles se contractent. Compriment ses muqueuses, les tissus blessés.

Il faut qu'elle marche, maintenant. Elle marche.

La pente s'adoucit à l'approche des premières maisons. Une partie de l'herbe dans le champ est toujours haute, le reste est déjà réparti en tas épars. L'odeur appétissante, sucrée, qui se détache des brins allongés, se hisse dans les airs et vient picoter la langue. Une fragrance verte de peau nue, de roulades dans un pré. Marita passe au travers. Son bas-ventre lui semble lourd, dur. Elle a l'impression d'avoir comme une pelote hérissée d'aiguilles en elle.

Dans la partie haute du village, les maisons s'égrènent le long du pré, sur le flanc de la montagne. De nombreuses années plus tard, le papé, mon grand-père maternel, planterait son doigt sur l'une de ces maisons, sur une vieille photographie en noir et blanc, et dirait : « Là. C'est là qu'on habite. » Il expliquerait que la maison trône au-dessus des autres constructions parce qu'elle est aussi ancienne que belle.

Encore dix ans plus tard, pleine d'hésitation, je tenterais cette même explication auprès de ma mère et ma grand-tante Ása, dans une cuisine blanche construite sur les mêmes fondations que

le bâtiment longé à ce moment, sans un bruit, par Marita. Elles riraient un peu, ces dames sages autant qu'âgées, et grand-tante Ása secouerait la tête. « Ah, oui... »

La maison a la montagne dans la nuque, elle est un peu bossue, pas belle pour un sou, juste solidement bâtie. Le mur, sur son socle de pierre blanchie, fait de l'ombre à Marita. Elle se recroqueville légèrement sur sa chair. Ses palpitations pourpres. Elle se mordille les lèvres pour y ramener un peu de couleur. S'essaye à sourire.

Le village se réveille. La cloche de l'église lance son appel par-dessus le fjord. Depuis le port et les maisons, les gens se dirigent vers elle, d'un pas endimanché. Mais il y en a un qui remonte le courant et marche dans une direction folle, fausse. Marita l'aperçoit. Elle ne sourit pas. Ils se croisent à pas courts et rapides. Quelques instants plus tard, seulement, elle a envie de rire.

L'homme est inhabituellement court sur pattes, même pour un autochtone. Il continue son chemin en direction du cap à l'ouest des habitations, une canne à pêche sur l'épaule à la manière d'un fusil. Alors que la plupart des autres pêchent au fil, Ragnar le Rouge, lui, s'est procuré cette monstruosité et ne pêche maintenant plus autrement. Au village, on dit qu'il n'est jamais à court d'idées saugrenues.

Ragnar, le grand frère de mon papé, est un menuisier sans qualification, comme son père. Malgré quelques bruits qui courent, et qui ne tomberont heureusement jamais dans l'oreille des services de renseignement américains, il est le seul communiste de l'île. Ou du moins, le plus flamboyant.

Le fait qu'il ne mette pas le pied à l'église sauf pour les enterrements ou les baptêmes est assez parlant en soi. Et bien qu'il laisse à contrecœur le travail salarié de côté le dimanche, perdre toute une journée en bondieuseries est au-dessus de ses forces.

« Si le poisson ne doit pas mordre, aurait-il dit entre autres, Jésus se chargera bien lui-même de lui enlever les dents. »

Il atteint maintenant le lac situé entre le village et le massif à l'ouest. La canne à pêche ondule sur son épaule, élastique. Il avance énergiquement sur ses courtes jambes le long de l'eau grise et plate. Son visage est fermé, ses lourds sourcils noirs semblables à un rideau de fer.

Ragnar est plus petit et trapu que ses frères et sœurs. Plus sombre, aussi. Sa barbe est noir de jais, et sa poitrine drue de touffes de poils en bataille qui se hissent jusqu' autour de son cou. On raconte qu'il serait en réalité le fils d'un marin espagnol s'étant perdu sur l'île au fil de détours maritimes. D'autres ragots rapportent encore que sa mère, dans sa jeunesse pure, s'était perdue dans la montagne et en était revenue avec un changelin dans le ventre.

Il est vrai que Ragnar a la tête pleine d'idées folles, et que son visage large et viril possède une beauté qu'il n'a en aucune façon héritée de son père. À l'instant, il y a une légère douleur dans ses traits. Il lève la tête, vers le vent.

Pendant que Ragnar dépasse le lac, Marita s'immisce dans la foule qui murmure devant l'église. Elle aime bien les yeux de Ragnar, profondément enfoncés dans leurs orbites et ombragés de ses sourcils d'encre. Elle a connaissance des pensées qui s'enchaînent là-dedans. Elle sait que ça crépite. Sa curiosité. La peau de Marita est ouverte, les pores autant de petites cheminées par lesquelles le monde entier s'infiltré, s'installe. Elle le porte en elle. Ragnar arpente sans doute le sentier jusqu'au cap à présent, où le paysage s'élève un peu, et où le vent pétrit les herbes hautes. Il a ses idées, mais il ne la juge pas.

La dernière messe dominicale avant le départ de Marita a une faible odeur de béton neuf. L'église a été inaugurée au cours de l'hiver. Le froid et l'humidité coulés dans ses fondations. Le bois des bancs grince. Une fois tout le monde assis, la piété advient.

Marita écoute son poulx derrière ses tempes. Le fil de fer a entaillé le col de l'utérus. De petites coupures aiguës. Le banc est dur. La sensation d'aiguilles s'étend, le long de sa colonne vertébrale, descend dans ses cuisses et ses mollets. Elle se répand avec la circulation du sang. Elle a besoin d'uriner. Pour le

moment, elle se contente de secouer les pieds, tape ses tibias contre le banc devant elle, repousse la sensation comme elle peut.

La délivrance ne se produit pas instantanément, ça prend du temps. L'inflammation fait son œuvre. Copenhague est à trois jours de bateau. Chez elle, la valise est prête.

Le curé déroule son lourd duvet de palabres danoises sur les rangées de bancs. La voix du prédicateur est monotone, un ronron solennel.

Avant cette construction, et avant la précédente, le village abritait une église légendaire. Marita a entendu dire qu'une riche veuve en avait fait don aux résidents, et qu'on l'avait amenée sur un radeau depuis la lointaine Norvège. Il faut la voir de ses yeux. La Maison du Seigneur sur la mer. Les mouettes blanchissent la tour de leurs ailes, et le clocher hennit de sa voix métallique dans les étendues vides. L'église ballotte comme un bouchon de liège sur les vagues. Sans but. Libre.

La nouvelle église de béton, on n'en parle pas de cette façon. Elle résonne un peu, lourde comme un âne mort. Marita surveille son souffle. Elle frotte ses cuisses dissipées. Au-dessus des têtes courbées, la nef navigue sur ses deux lignes. Les voix de la congrégation, leurs écharpes et leurs châles de laine autour d'épaules ensommeillées, se fondent en une barbotine gris-noir. Le navire vogue maintenant sur une surface d'ardoise frémissante. « Dans ta mort il y a déjà l'image », chante l'assistance. « Ma résurrection approche », mime Marita qui dérive sur la mer grise, debout sur son radeau de fil de fer.

L'arrivée

Nous avons atterri à l'aéroport de Vágur dans la matinée.

Plus tôt, au-dessus de l'Atlantique, j'écoutais les voix dans la cabine. Le pilote islandais qui parlait danois et féroïen avec le même zézaiement un peu moite. Le ton particulier des autochtones de Suðuroy. Celui plus circonspect du fjord au nord. Je m'efforçais de comprendre les échanges ensommeillés entre les sièges. Je repensais au jeune musicien féroïen, dans cette auberge enfumée de Christianshavn, qui s'était penché en avant pour dire : « Toi ? Tu ne sais même pas prononcer ton propre nom.

— Parlez autant que vous voulez, avait répondu Bára, mon amie est à moitié féroïenne. »

Le trajet qui relie Kastrup à Vágur est court, mais l'approche de l'île semble interminable. Les montagnes s'appuient lourdement sur la machine. La verdure emplit les hublots. Elle rampe vers nous. J'avais fermé les yeux pendant les dernières minutes. Quand il y a des moutons, on a tout juste le temps d'apercevoir leurs pupilles jaunes, une fraction de seconde avant que l'aile de l'avion ne passe devant. J'avais eu droit à un schnaps, puis à un autre. Cela grince encore dans mes oreilles.

Dès l'instant où nous nous étions échappés de l'avion, la Tarentule et moi étions partis en quête d'un endroit où fumer.

Mère avait parlé des bagages avant de disparaître.

Un peu plus loin, juste sous un large panneau indiquant INTERDICTION DE FUMER, une bande de Féroïens fumait. L'un d'entre eux avait apporté un cendrier. Un lourd cendrier blanc crème. Leurs paroles s'envolaient avec la fumée.

On s'était organisés en cercle autour du bras tendu équipé de porcelaine. Je montrai mon briquet comme un ticket de plastique orange, et on nous laissa entrer.

On parlait politique. Une femme en chandail blanc soutenait que le fait que les Îles Féroé aient eu le bon sens de se tenir éloignées de l'Europe était une excellente chose. Ce bazar qu'est l'Europe. Elle expira la fumée par le nez d'une façon pleine d'autorité. Tous dans le cercle hochèrent la tête. Une petite dame en imperméable bleu acquiesça avec un « ah, oui », celui qui peut être une question ou bien un consentement inconditionnel. Ici, c'était la deuxième option.

Le hall d'accueil de l'aéroport était d'un blanc grisâtre, sali par le transit. À travers les baies vitrées donnant sur le parking, je pouvais voir la montagne. Un vert profond. Les nuages s'étiraient le long de la glissière de sécurité. J'avais envie d'air. De l'arôme de l'air féroïen.

La Tarentule s'éclaircit la gorge. Son visage planait au-dessus des chevelures du groupe comme un aimable ballon doté d'une barbe complète. Il s'affaissa un peu pour se retrouver à hauteur de regard. Les Îles Féroé, intima-t-il poliment, font quand même en quelque sorte partie de l'Europe. Au sens strict, elles se trouvaient en Europe, et nous autres, ici à l'aéroport, également.

Le cercle de Féroïens enfumés l'observa. Sans animosité.

Personne n'acquiesça.

La femme autoritaire reprit la parole. Elle passa au danois et répondit lentement et clairement, presque avec tendresse, comme si elle s'adressait à un mouton rebelle.

« Non. Ici, nous ne sommes pas en Europe. »

La main de la Tarentule, celle qui tenait la cigarette, plana un peu avant d'entamer une chute hésitante. Les Îles Féroé ne font pas partie de l'Union européenne, aucun doute, ce n'était pas

l'Europe dans ce sens. Mais d'un point de vue purement géographique ? Si l'on regarde dans un atlas ?

La femme sourit. Un sourire que je connaissais bien chez ma mère. Les femmes l'obtiennent en bonus quand elles ont vécu la majeure partie de leur vie. Le reste du groupe sourit également, autant de variations sur un même thème. Les femmes avec bonté, les hommes un peu timidement.

« Non, dit-elle. Tu as sans doute raison dans beaucoup de domaines, mais là, tu te trompes. »

À l'aide de sa cigarette Prince 100, elle engloba tout ce qui l'entourait d'un cercle vaporeux. Montagnes, fjords profonds et tunnels sombres.

« Ceci n'est pas l'Europe. Ce sont les Îles Féroé.

— *Hette er Føroyar* », répéta un homme en pull de laine.

L'assemblée produisit un léger « ah, oui ».

La Tarentule inspira lentement. Je reculai un tout petit peu et cherchai son pied avec mon talon.

Nous trouvâmes nos valises et la voiture de location. C'était ma mère qui avait eu l'idée de venir ici. Elle avait besoin de revenir après tous ces enterrements, disait-elle. Tous ces adieux. Nous pourrions prendre des vacances ensemble. Rendre visite à la famille. Elle savait bien que c'était moi qui en avais besoin. Je l'avais dit. « Je ne peux même pas prononcer mon propre nom. » Alors, elle avait planifié le voyage.

Lorsqu'on arrive aux Îles Féroé, dès l'instant où les roues de l'avion touchent le tarmac, tout le monde est au courant. Impossible de dire comment. On se contente peut-être de téléphoner à une tante chez laquelle on va habiter, ou on atterrit incognito et on prend une chambre d'hôtel, peu importe. Quand on frappe à la porte, inopinément, chez le frère d'un grand-père, sur une tout autre île, c'est toujours : « Ah, vous voilà. » Ce n'est peut-être pas le cas pour toutes les familles.

Ma mère avait téléphoné à la grand-tante Ása. Il nous fallait nous rendre à Suđuroy.

Plus tard, dans la voiture, la Tarentule ricanait toujours.

« On ne peut quand même pas juste ignorer les faits ! »

Il ajouta autre chose, une histoire de grandes pensées dans les petites communautés, et un mot ou deux au sujet des hobbits des montagnes. Ça n'avait rien d'agressif, mais c'est justement la presque tendresse dans sa façon de se moquer qui fit monter la colère en moi. J'avais envie de donner des coups de pied dans le siège devant moi. Je m'abstins. Au lieu de ça, je marmonnai : « Là où on se sent chez soi, ça n'a pas nécessairement de rapport avec la géographie. Même quand on regarde dans un atlas. »

Le premier tunnel en direction du ferry nous avala. Ma mère se pencha en avant sur le volant. Recroquevillée. Droit dans l'obscurité de plomb.

*L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2016
par Lindhardt og Ringhof Forlag, sous le titre :*

Ø

*Ce livre a été publié avec le soutien de la Danish Arts
Foundation*



Couverture : © Gettyimages

ISBN : 978-2-246-81984-4

© Siri Ranva Hjelm Jacobsen & Lindhardt og Ringhof Forlag
A/S, 2016.

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2020,
pour la traduction française.

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Exergue](#)

[Îles Féroé](#)

[Suðuroy](#)

[L'arrivée](#)

[Copyright](#)

1. Les mots en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte (*NDT*).